

Chroniques du troisième âge

J.P.Leclercq

Pepe

Il était catalan, mais le large béret était basque. Vu la petite taille et l'extrême maigreur du porteur, ce couvre-chef n'était d'ailleurs pas sans évoquer un carpophore. Juste dessous, l'ombre noyait des sourcils broussailleux qui couvraient de petits yeux vifs, noirs et très perçants.

Sur un banc du parc, sous le grand marronnier, le cul bien à l'aise dans un froc trop large, son étroite carrure flottant dans un veston antédiluvien tout râpé, il se roulait une cigarette. Il ne le faisait jamais sans une petite pensée nostalgique pour le bout de havane que, dans un passé de plus en

plus lointain, il maintenait perpétuellement allumé entre ses dents... au cas où... !

Ostensiblement, il tournait le dos à un autre humain, plus vieux encore, semblait-il.

Celui-là, septuagénaire sur la fin de la décade portait pourtant beau. Assis très droit, le regard bleu perdu droit devant lui, errant dans dieu sait quelle steppe, il portait raide comme un uniforme des fringues dignes dont l'usure, pire que celles de Pepe, disparaissait pudiquement sous une longue barbe blanche rectangulaire. In illo tempore, elle l'aurait fait passer pour un moujik, lui ... un russe blanc de sang bleu ! Un Koubakine !

Il s'en foutait un peu Igor Alexandrovitch. Son passé à lui était encore plus lointain que celui de ce terroriste anarcho-bolchevik de Pepe. Il jeta un regard en biais si lourd de mépris que Pepe, outragé, faillit en perdre son tabac. Mais, pourtant imminent, l'incident n'eut pas lieu.

Depuis que, dans un bureau de la capitale, un fonctionnaire peu regardant avait eu l'idée particulièrement farfelue (ou sadique, on ne sait) de faire héberger ensemble pour leur dernière

ligne droite, des réfugiés tsaristes et des exilés de la guerre civile espagnole, le château de Tritomont, jadis paisible résidence bourgeoise, n'avait plus vraiment connu la sérénité.

Pour pallier l'ambiance électrique des débuts, et avant qu'elles n'apprennent, nécessité faisant loi, une coexistence pacifique émaillée de gestes hostiles, il avait fallu séparer les deux communautés. Instaurer une forme d'apartheid. A l'intérieur, du moins. Parce que, dehors, dans le parc... tout pouvait arriver ! Des incidents, des prises à parties, des discours vengeurs clamés dans une langue dont la cible ne pigeait pas une goutte, des provocations potachisantes de cour de récréation mais aussi parfois de graves accrochages.

Tenons pour peu de choses la fois où le digne colonel Souparov était venu déposer son seau hygiénique au beau milieu du réfectoire des espagnols, en pleine dégustation de la tasse d'eau chaude que les malheureux prenaient en guise de café et en souvenir de Mauthausen. (On ne sut jamais s'il l'avait vraiment fait pour les insulter ou parce qu'il commençait à sérieusement perdre la

carte de la Volga). Mais il y eut, peu de temps après, cet inexpiable premier mai de l'an mille neuf cent soixante huit.

Vous me direz que la rébellion était dans l'air du temps. Que programmer les funérailles d'une dignitaire tzariste un jour de premier mai constituait presque un casus belli. N'empêche ! Ce fut un beau scandale !

Le cercueil contenant le corps de la princesse Tatiana Koubakine, digne épouse du provocateur dont nous avons relaté le geste intolérable, sortit du bâtiment entre deux haies respectueuses, émues mais ténues de compagnons de disgrâce. On affichait tête basse et larme à l'œil mais on jetait des regards furtifs alentour, peu rassurés par l'absence totale du moindre espagnol dans les parages. Quand le cortège démarra, il y eut une hésitation. Peu étaient encore en état de suivre, même au train d'un corbillard. Celui-ci tourna donc seul le bout de l'allée, là où poussait quantité de buissons. Et ce fut le drame !

Pendant qu'éclatait une tonitruante « internationale », des drapeaux rouges, des poings levés surgirent par dessus les fourrés et, de

derrière les marronniers, quelques olibrius emmenés par Pepe. Lesquels tombèrent illico la culotte et, faisant barrière au convoi funèbre, lui exposèrent l'obstacle de leurs vieilles fesses fripées sur lesquelles une main hâtive avait griffonné au cirage « no pasaran ! ».

Gaminerie ? Gâtisme ? Il y eut pourtant intervention indignée de la direction, plainte à la police (ce dont Pepe se souciait comme d'une pistache), enquête sur les complicités extérieures indispensables pour se procurer les drapeaux et le matériel sono... Bref... Une vraie tornade sur ce mini monde qui résumait si bien tout un siècle d'affrontements historiques, haineux et sanglants entre gauche et droite.

Peu à peu pourtant, la poussière tomba sur cette histoire, comme elle tombe sur toute chose. On avait appris à se croiser sans se voir, à se mépriser sans se regarder. On avait sombré dans un ennui proche de la torpeur. Et puis, chaque mois emportait au paisible cimetière du village l'un ou l'autre protagoniste. Les russes usés par l'âge, les espagnols plus précocement par les

conséquences de la terrifiante aventure qui les avait menés du Perthus jusqu'en Belgique à travers les camps français puis, grâce à Pétain, à travers les camps de concentration allemands. La fréquence même des funérailles rendait dérisoire une nouvelle profanation. Si bien que, peu à peu, le cimetière du village s'était rempli de tombes surmontées, dans le fond à droite, de la croix orthodoxe et, dans le fond à gauche de la faucille et du marteau. Ce pourquoi, d'ailleurs, Pepe, l'ancien « dynamitero » des milices populaires de la CNT, fulminait. Les autorités ne semblaient pas tenir compte de la distinction indispensable entre communistes et anarchistes. L'idée de passer lui-même l'éternité sous le sigle stalinien le révoltait littéralement et il considérait comme de son devoir, voire comme son dernier combat politique de bombarder l'administration de lettres comminatoires réclamant que, sur sa tombe au moins, ne figure aucun sigle partisan; seulement de l'herbe. Un tertre et de l'herbe.

Là assis sur son banc, allumant sa cigarette roulée, il le voyait bien son tertre. Dans combien de temps ? Il n'était pas le plus vieux des quelques

uns qui vivaient encore mais quelque chose en lui lui faisait signe. Quelque chose de doux. Quelque chose qui remontait du gamin des rues de Barcelone, de son enfance de misère ouvrière, le souvenir attendri du tonton madrilène qui l'avait aidé à se payer des études, de ses prises de conscience, de sa vie de militant révolté par l'injustice et l'autoritarisme, de ses femmes aussi... (là une larme faillit lui perler à l'œil mais il la refoula), de cette putain de guerre contre ces enculés de fascistes. Elle qui avait réussi le tour de passe-passe de transmuter l'architecte en dynamiteur de combat.

Il poussa, en exhalant une bouffée, un tel soupir qu'Igor leva sur lui des yeux étonnés. Ca pouvait donc soupirer, ces fauves-là ? Malgré lui, le même soupir s'échappa de son vieux corps perclus. Pepe à son tour le fixa de deux pupilles noires et perplexes.

Igor venait de revoir son cheval. Mieux, il venait de se voir sur Skorost. L'étalon que son père lui avait offert pour ses dix ans. Celui sur lequel on l'avait immédiatement collé. Celui avec lequel, entré en complète osmose, il était devenu centaure. Avec

qui il avait défilé, paradé devant les dames, rutilant comme un coq de basse-cour, chargé cheveux au vent les hordes rouges de Boudieny et sabré les anars de la makhnovnika, affronté l'hiver, bu le printemps, étalé les plaines, franchi les fleuves...et qu'il avait dû tuer d'une balle dans l'oreille quand il fut évident que tout était perdu, là sur un triste quai de Sébastopol, au milieu de la foule des réfugiés.

Un soupir lui échappa encore pendant qu'une larme roulait sur sa joue suivie par le regard scrutateur de Pepe. Tant d'arrogance s'effondrait en une fois que tant de préjugés suivirent le mouvement.

Le temps et le contexte s'étaient évaporés. Le gamin de Barcelone regardait le gamin russe qui avait perdu son cheval.

Presque malgré lui, il se vit tendre le bras.

Pour la première fois les yeux noirs et les yeux bleus se croisèrent lisant l'un en l'autre la même détresse, la même solitude, la même absurdité.

Alors Igor saisit et serra la main tendue.

